

Mercredi 29 Septembre 1926.

*Évangile
Égalité et*

107
1/14

Liberté

de *évangélique*

" Qu'ils soient un "

ANNONCES :

Pour les ANNONCES COMMERCIALES et FAIRE-PART. s'adresser à
AGENCE DES PUBLICATIONS PROTESTANTES, 198, rue de Rivoli, PARIS (1^{er}).

Chèques postaux : PARIS C. Street 253.99 - R. C. Seine 143.675 - Téléphone : Gutenberg 20.24

A propos de littérature

Dans le numéro du 15 septembre d'*Évangile et Liberté*, M. Ch. B. donnait un article fort intéressant, intitulé : Conversation de vacances, et consacré à la littérature contemporaine. En « piquant dans le tas » des livres qui font aujourd'hui quelque bruit, M. Ch. B. se flatte d'arriver à se faire une opinion moyenne. Et voici comment il la formule : « Je sais quelle est la mode littéraire d'aujourd'hui. Un peu de catholicisme immoral, un peu d'immoralité non catholique ». Il est vrai que M. Ch. B. met ces paroles dans la bouche d'un interlocuteur supposé. Mais nous pouvons les tenir pour siennes.

Il nous semble qu'il y a quelque hâte dans ce jugement. La littérature actuelle ne trouve pas grâce aux yeux d'une bonne partie de nos coreligionnaires. Récemment encore, *Évangile et Liberté* publiait un article de M. Sujol où celui-ci procédait, avec talent d'ailleurs, à une exécution de la littérature actuelle. Mais d'après quoi ? D'après les titres les plus exposés dans une bibliothèque de gare.

Nous voudrions examiner cette attitude.

*
* *

La littérature actuelle bénéficie et souffre d'un phénomène général : le commerce. Aujourd'hui on lance un livre par des procédés presque exclusivement commerciaux. Il en résulte que le public est atteint indifféremment par des livres bons et mauvais. Mais l'homme étant mauvais, c'est le livre mauvais qui se répand le plus et va le plus loin.

De ce que des livres médiocres ou mauvais s'imposent à notre attention, il ne suit pas que nous puissions juger à la légère la littérature actuelle. Pour porter un jugement il faudrait d'abord avoir fait des lectures très étendues et très diverses. Or, nous croyons ne pas nous tromper en affirmant que dans nos milieux protestants la littérature actuelle est très peu connue. Elle est d'ailleurs très peu connue partout. En effet, il y a littérature et littérature. Il y en a une qui compte et qui est peu lue, et une qui ne compte pas et qui l'est davantage. Alors que Rivière, Proust, Claudel n'ont d'influence que dans des cercles restreints, des espèces d'industriels de la plume qui n'ont de lecteurs que l'apparence, forcent l'attention. Et alors qu'un « dégoût nous soulève, c'est parfaitement juste.

*
* *

Mais le débat est bien plus intéressant dès que M. Ch. B. prononce des noms comme

ceux de Giraudoux et d'André Gide. Et nous le formulerons ainsi : Quelles sont les raisons qui dressent nos maîtres spirituels contre cette fameuse littérature moderne ?

Nous en voyons de deux sortes. Commençons, si vous voulez, par les plus légères.

La littérature actuelle est envahie par une poésie qu'on peut trouver délicate ou stupide selon les ressources lyriques que l'on a en soi-même. Recherchant de nouveaux moyens d'expression, son style, ses styles, déroutent le lecteur non initié, commencent par le fatiguer, et finissent par le rebuter s'il n'a assez de patience pour accoutumer son esprit à sentir et à comprendre cette étrange floraison. Que de lecteurs n'ont pas lu plus de dix pages de Proust ! Que d'autres prennent pour une pédante et artificieuse absurdité une œuvre aussi lumineuse, aussi pure que *L'Année faite à Marie* !

Si seulement il n'y avait que cela ! Mais la littérature actuelle, rompant avec les bonnes manières, affecte d'appeler les choses par leur nom, elle aime les crudités, au besoin les saletés. Entendons-nous : il ne s'agit plus de l'immonde et d'ailleurs irréel réalisme d'antan. Celui-là, je le répète, est sorti de la littérature digne de ce nom, pour aller sombrer dans le livre commercial, dans ce dépotoir où voisinent les stupides histoires de curés à pipe et les ouvrages de grande pornographie. Non, il s'agit d'un effort pour exprimer la vie telle qu'elle apparaît dans son infinie variété, dans sa multiplicité, à celui qui se laisse impressionner tantôt comme un cœur humain, tantôt comme une plaque photographique. Et encore remarquez comme il y a peu de descriptions, au contraire quelle sobriété dans les plus acides crudités d'un Mac Orlan.

De ceci nous concluons qu'il faut distinguer. Les caractères littéraires que nous venons de signaler sont ceux sur lesquels beaucoup d'œuvres belles sont jugées mauvaises. Certes il y en a de néfastes parmi elles. Mais ces traits ne suffisent pas à les rendre telles. C'est en particulier, à notre avis, le cas de *Bella*, de Jean Giraudoux, critiqué par M. Ch. B.

*
* *

Passons maintenant aux raisons profondes de la défiance montrée chez nous à l'égard de la littérature. Ce qu'il nous faut, en effet, juger, c'est la tendance morale de l'écrivain, l'impression profonde qu'il laissera dans l'âme, les impulsions qu'il suscitera en nous. Ah ! comme ceci est plus grave ! Et pourtant c'est à cela qu'on pense le moins. Les pères de famille proscrirent tel

livre jugé mauvais sur son titre, et laissent leurs fils s'absorber dans des écrits très purs d'apparence et empoisonneurs pour l'âme.

Or il est certain, sans faire aucune généralisation, que dans la littérature actuelle on trouve des tendances, mieux des théories, très dangereuses. Heureusement elles sont rares. Elles sont rares parce qu'on pense peu, et parce que une bonne partie de ceux qui pensent sont des « inquiets » qui cherchent et qui n'ont donc pas encore de théorie.

M. Ch. B. a parfaitement raison de nous signaler André Gide parmi ceux qui sont un danger : Gide lui-même n'y contredirait pas. Ne prononçait-il pas un grand éloge (à ses yeux) de Montaigne, il y a quelques jours à Pontigny, en saluant en lui « celui qui nous permet de lutter contre cette tendance à la sainteté que nous portons tous en nous » (1). Qu'on fasse voir clairement en quoi consiste le péril gidien, qu'on instruisse les lecteurs de ce journal de la pensée de Gide, voilà qui serait parfait, voilà qui serait contribuer à la lutte des idées pour la vérité. Mais qu'on se contente d'une allusion à une « pensée trouble », de citer le mot d'immoralisme pour condamner André Gide, c'est ce à quoi nous ne devons pas nous résigner dans un journal qui ne doit pas avoir peur des idées.

Nous insistons d'autant plus que c'est sur ce terrain, et celui-là seul, que nous pouvons lutter efficacement contre les tendances que nous jugeons, à juste titre, dangereuses dans la littérature actuelle. Nous devrions nous insurger bien moins contre la fantaisie un peu crue de certains auteurs, que contre la persuasion douce et mortelle d'un Gide. En ce genre de critique, la perfection nous est donnée par un protestant, justement, M. René Gillouin, dont les ouvrages devraient être plus répandus parmi nous.

* *

Mais la critique, même la plus avisée, de la littérature contemporaine, exige que nous lisions ces livres mêmes contre lesquels on nous met en garde. Et alors la phrase de Fallot, citée par M. Ch. B., reprend toute sa valeur. Doit-on, ou ne doit-on pas lire ? La question ne comporte pas une réponse absolue et universelle. Cherchons cependant dans quel esprit chaque chrétien peut la résoudre pour lui-même.

On est pris entre deux dangers : le premier est de se salir le cœur et l'esprit, le second est de rester un ignorant.

La littérature actuelle peut être comparée à un immense rayon sur lequel sont alligées les marchandises les plus diverses. Mais il est aisé de mettre de l'ordre et de ranger les choses de telle sorte que les œuvres aillent de la plus grossière matérialité jusqu'à la spiritualité la plus élevée, jusqu'à la sainteté, en passant par tous les intermédiaires. Si vous n'êtes pas assez au courant pour faire ce classement, un ami peut le faire pour vous. On choisira donc dans le centre (car on considère surtout la lecture comme un délassement), on montera. Jusqu'où peut-on aller en descendant ? Nous nous sentons le droit d'adjurer nos frères de s'interdire d'une façon absolue tout ce qui est franchement mauvais. Mais il reste encore toute une catégorie, nous en appelons aux critiques mêmes que nous critiquons, qui ne peut pas faire de mal à un homme qui n'est ni un excité, ni un déséquilibré, et qui par contre enrichit singulièrement son esprit.

En résumé tout livre est permis à celui

qui a pris l'habitude de le fermer

telement dès que sa conscience est en jeu. Ceci pour les ouvrages que nous lions comme choquant plus par le fond que par le fond.

Mais il n'en est pas de même pour les livres dangereux par leur inspiration, exemple celles qui nous offrent soit un catholicisme, soit un immoralisme tenaces. Celles-là, si on veut les combattre, les lire. Nous dirons plus : si on veut les combattre, il faut leur opposer d'autres livres, de même valeur mais d'inspiration différente. C'est pourquoi, bien loin de nous voiler entre la littérature actuelle et nous, bien loin de nous retirer de la bouillonnante des idées, il faut avoir la sagesse de connaître, il faut nous lancer dans la mêlée.

Notre jeunesse intellectuelle protestante est prise dans cette foule de jeunes gens qui subissent les influences les plus opposées. Quand un jeune protestant est par le charme du gidisme, attiré par le flamme d'un Jacques Maritain, qu'on nous pour le retenir ? Et il ne suffit pas de lui donner des moyens de défense. Il faudrait lui offrir une pensée aussi belle, plus vraie, et plus généreuse. Comment résisterait-il, lui qui baigne dans un milieu où les écrivains et les artistes d'aujourd'hui sont encensés, s'il constate dans son esprit une ignorance totale des grands mouvements intellectuels, alors que ses camarades sont empoignés, souvent par snobisme, est vrai, mais enfin sont empoignés par des idées vivantes et agressives ?

Non, notre attitude en face de la littérature actuelle, ne doit être ni l'ironie hâtive des uns, ni le dégoût un peu las des autres. Elle doit être toute recherche, étude compréhensive, critique mûrement justifiée, et, pourquoi pas ? création authentiquement protestante.

* *

Pour terminer, nous ne voudrions pas laisser le lecteur non averti sur l'impression que le tout de la littérature actuelle est, non mauvais, du moins douteux. Il y a de belles œuvres magnifiques, dans cette littérature. Rien que du point de vue moral et religieux, qui seul nous importe ici, de Péguy à Cocteau, en passant par les deux sommets : Rivière et Claudel, quelle richesse ! Ce sont des catholiques ? Eh bien ! que voulez-vous, on y trouve plus de nourriture spirituelle que dans les publications de Toulouse, si estimables et bienfaisantes pour tant dans leur sphère.

La littérature actuelle a beaucoup à nous apprendre. C'est une grande raison de la connaître. Elle a aussi du mal à nous faire. Mais un homme averti en vaut deux.

Roger JEZEQUEL.

LA PENSÉE PROTESTANTE

L'Immoralisme

Je m'en vais payer cher l'audace d'aborder ici le sujet de l'immoralisme : d'abord on me reprochera d'être superficiel et incomplet, car il est impossible de traiter d'une pareille question en deux colonnes de journal — puis, ce qui est plus dangereux, le seul titre fera rugir quelques-uns de nos bons amis. Mais, n'est-ce pas, il faut profiter de sa jeunesse pour oser.

On sait que l'immoralisme n'est pas une doctrine, mais plutôt une tendance qui se manifeste dans la littérature depuis une trentaine d'années et qui s'affirme de plus en plus aujourd'hui, tout en prenant les formes les plus diverses, voire opposées.

C'est délicat de la définir, étant donné qu'elle varie, dans ses conséquences, de l'égoïsme le plus révoltant à un véritable ascétisme. En gros l'immoralisme consiste à nier, à ignorer, les barrières qui nous limitent du côté de la morale. Seulement ces barrières sont très complexes. Si l'immoralisme n'attaquait que les conventions mondaines, les préjugés sociaux, l'hypocrisie de la « morale » courante, il n'y aurait pas lieu de trop s'inquiéter. Mais il menace les bases même de la conscience du bien et du mal en niant le péché, ou en le présentant, par un raffinement pervers, comme un délice supplémentaire.

Nous touchons ainsi tout de suite l'extrême danger de cette tendance. Mais il s'en faut qu'elle conduise toujours là. Elle peut conduire à des conclusions exactement contraires. L'immoralisme, en effet, ne se préoccupe nullement de justifier des actes immoraux. Ce qu'il a voulu, c'est franchir l'âme humaine, lui permettre de se développer, de respirer librement. Prenons des exemples qui feront mieux comprendre cette attitude en apparence paradoxale.

On se souvient de l'immense influence que Maurice Barrès avait eue sur les jeunes gens, en leur apportant, avec *la Culture du Moi*, un aliment pour leur vie intérieure. Aux esprits troublés par le matérialisme scientifique, et affamés de vie plus humaine, Barrès permettait enfin de s'épancher dans la recherche des joies esthétiques. Il restaurait une vie spirituelle. Si j'en parle, c'est simplement pour faire saisir la différence qui le sépare du principal « théoricien » de l'immoralisme, si l'on peut ainsi parler : André Gide.

La culture du moi, oui, c'est encore mieux que le matérialisme tout sec, mais comme c'est vite lassant ! Il est inutile de dire que pour nous, qui jugeons d'un point de vue chrétien, cette culture ne peut qu'aboutir à l'égoïsme, qui est le péché même. C'est pourquoi, au risque de vexer M. André Gide (mais il n'y a pas de danger, car il ne lira pas cet article), nous dirons que son immoralisme représente, à nos yeux, un réel progrès sur le jardinage de Barrès. Il consiste à affirmer qu'il n'y a pas de limites à l'extension de notre bonheur, et que s'arrêter au « moi », c'est encore se limiter. C'est en nous oubliant nous-mêmes... pour nous confondre avec les choses, que nous gagnons d'être heureux. « Que mon livre, écrit-il, t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, puis à tout le reste plus qu'à toi. »

Au fond, qu'a été, au début, l'immoralisme d'André Gide ? Une violente réaction contre l'effroyable pharisaïsme dans lequel

nous vivons, et tout spécialement nous protestants. Notre religion se réduit souvent à n'être qu'un code de morale extrêmement rigoureux, que nous transgressons d'ailleurs, ce qui nous rend austères et malheureux. Alors Gide prend certains passages des *Évangiles*, et, dans un excès contraire, il dit : Vous allez voir ce que je vais en faire, de ces paroles que vous avez à la bouche, et que vous n'appliquez point. Avec le « Qu'il renonce à lui-même », il fait les *Nourritures terrestres*, avec la parabole de l'enfant prodigue, le *Retour de l'enfant prodigue*, etc.

Malheureusement cette négation de toute tradition, cet état de voyage perpétuel de l'âme à travers les choses et les expériences les plus diverses, cette permission donnée à soi-même de goûter à tout, cette volonté de sortir de toutes les fausses limites et surtout de soi-même, n'a abouti qu'à une nouvelle forme d'égoïsme. André Gide aurait voulu vivre, sous le régime non de la loi, mais de la grâce. Mais on ne s'attribue pas la grâce soi-même : il n'y a que Dieu qui puisse l'accorder. Aussi toute la suite des œuvres d'André Gide nous le montrent recherchant éperdument la satisfaction de tous ses désirs. Il en arrive à la théorie du crime gratuit, c'est-à-dire du mal compris comme moyen de jouissance. Ainsi nous croyons voir, chez Gide, l'avortement d'une tentative qui partait cependant d'une idée juste.

Cette tentative avortée a pourtant eu, et aura encore, des conséquences infinies. On ne saurait exagérer l'influence du gidisme sur la formation des jeunes gens d'aujourd'hui. Mais en rechercher les résultats dépasserait les cadres de cet article. Disons simplement qu'elle a fait beaucoup de mal. Quant à nous, nous voudrions que de ce mal sortît quelque bien.

Que peut-il donc sortir de bon de l'immoralisme ?

Eh bien ! ceci : l'immoralisme nous ramène à une question centrale du christianisme, celle de la loi et de la grâce. Nous lui sommes reconnaissants de nous avoir montré que la morale n'était pas, ne devait pas être la fin de tout. Nous croyons qu'il y a quelque chose de plus grand que la morale. On aurait voulu nous faire croire qu'il n'y avait qu'une religion : celle de l'*Obligation de conscience*, que le Christ était avant tout la *Personne Sainte*. L'immoralisme a brisé l'idole. Nous savons que le vrai culte est celui de Dieu, et que Jésus est bien autre chose que le plus merveilleux des moralistes, même que le plus parfait des Saints.

D'ailleurs n'exagérons pas ici l'influence de l'immoralisme d'aujourd'hui. Il y en a un qui est à la source même, celui des *Évangiles*, et celui de Saint-Paul.

Sous prétexte que les *Évangiles* contiennent le Sermon sur la Montagne et maintes exhortations morales de Jésus, toute une école a voulu faire de la sainteté de Jésus le fondement même de la foi. C'était prendre la partie pour le tout et l'effet pour la cause. D'après l'*Évangile* de Jean, Jésus a dit : « Si vous n'avez pas cru quand je vous ai parlé des choses terrestres (c'est-à-dire la morale, les questions de vie pratique, etc.), comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes (c'est-à-dire de l'intervention de Dieu qu'il représente, bref, de l'Incarnation) ? » Et il ajoute : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger le monde (morale), mais pour que le monde soit sauvé par lui. » Qu'est-ce à dire, sinon que,

pour Jésus lui-même, la morale n'a qu'une valeur toute relative, et ne se confond pas avec le vrai bien qui doit être accompli non par devoir, mais par amour.

L'immoralisme peut donc se justifier s'il est une invite à vivre d'une vie supérieure à celle de l'obligation. Mais, chez Saint Paul, nous trouvons plus encore.

(A suivre).

Roger Jézéquel.

L'Immoralisme

Suite (1)

« Avant la venue de la foi, écrit Saint-Paul, nous étions dans la géôle de la loi, sous clef, en attendant la foi qui devait se révéler ». Il précise ainsi le rôle pédagogique de la morale, sa valeur comme discipline, mais il montre qu'au-dessus de la morale, il y a l'action de Dieu, la grâce. Cependant il ne suit pas que nous puissions pécher parce que nous ne sommes plus sous la loi. La morale subsiste, mais à titre d'un régime nouveau, celui de l'Esprit.

C'est là, croyons-nous, ce que nous devons opposer à l'immoralisme. La doctrine du Nouveau Testament met admirablement en lumière les rapports de la morale avec la religion. Les choses ne s'embrouillent que lorsqu'on tend à faire du relatif un absolu.

La religion de l'Obligation de conscience, en effet, suppose que le sentiment moral existe toujours et partout avec la même acuité. Or l'immoralisme révèle que ce sentiment est fragile. A Paul Claudel qui lui écrivait : « le chrétien est quelqu'un qui sait ce qu'il fait et où il va, au milieu de gens qui, pires que les bêtes brutes, ne savent plus la différence entre le bien et le mal, entre le oui et le non », J. Rivière répondait : « Mais moi je pense qu'elle n'existe pas cette différence, qu'il est indifférent d'assassiner son père ou de ne pas le faire ; rien ne me prouve que nous soyons meilleurs que les bêtes brutes. Cela vous semble des blasphèmes formidables parce que votre christianisme vous a empêché de voir combien la vie se moquait avec insolence du bien et du mal, et de la réalité du oui et du non ».

Nous avons assez souligné le danger de l'immoralisme pour dire maintenant que nous devons l'accueillir comme une secousse salutaire. Nous avons toujours tendance à simplifier à l'extrême les problèmes humains. Dans un individu nous voulons voir seulement la lutte entre ses passions et son devoir, supposant que sa conscience morale est un instrument de précision indéfectible. L'immoralisme fait voir que l'homme n'a pas qu'une seule maladie. Il révèle la complexité des maux dont souffre l'âme humaine. Il rend un diagnostic plus délicat et augmente notre clairvoyance.

La plus grande partie de la littérature contemporaine (2) peut être lue de ce point de vue, et avec cette préoccupation. On s'étonne de constater la faible place qu'y tiennent les raisons morales. Mais c'est que l'on est en quête de réalité humaine, on cherche à déceler les plus secrets mouvements des âmes les plus individuelles.

Ce qui fait la force du christianisme, c'est qu'il a un remède prêt pour chaque cas particulier, une réponse plus efficace parce que supérieure à toute réponse humaine. Le grand tort de notre apologétique moraliste est de donner éternellement le même son de cloche, d'enfermer les âmes dans un dilemme dont elles ne savent plus sortir. Que savons-nous si tel frère sent comme nous ce que nous appelons ses fautes ? Et comment exiger de lui le sentiment du péché, s'il ne connaît pas encore Dieu ? La culture du sentiment du péché pour lui-même n'a jamais guéri personne. Ce qui guérit c'est le contact avec Dieu.

En second lieu, l'utilité de l'immoralisme consiste en ce qu'il fait le vide autour de lui. Il a un rôle de déblayeur. Tant il est vrai que le grand obstacle à la foi est le sentiment de sa propre justice ! En effet, on peut ne croire ni à Dieu ni à diable et être rempli d'une moralité reposante et confortable. Nous avons nos pharisiens laïques ! Qu'on la dégage de la philosophie, de la sociologie, du droit, on trouve toujours la mé-

me morale, et il y a toujours des gens qui se contentent de cette maigre pitance spirituelle. Pour obéir à la morale laïque, il faut une espèce de foi. L'immoralisme rend service en l'ébranlant. Il enlève à l'homme non-croyant l'appui commode grâce auquel il pouvait encore se tenir debout. Il creuse dans son âme un vide. Il le lance en plein chaos. Enfin privé de toute direction, l'homme moderne consent à chercher ailleurs. C'est en passant par cette détresse que bien des jeunes sont arrivés au christianisme, comme Rivière, Cocteau et d'autres. Ce dernier écrit à Maritain, en lui annonçant sa conversion : « ...cette lettre est née d'une fatigue de mon âme ».

En résumé, voici en quoi consiste notre critique de l'immoralisme : 1° Né d'un besoin de vie spirituelle, d'un désir d'élargissement, de délivrance, il est un danger pour les faibles, car il prétend nous libérer d'une discipline dont seul Dieu peut nous affranchir (voir la faillite de « l'Immoraliste » d'A. Gide). 2° Pris comme influence spirituelle dans le courant de la vie moderne, il a et aura malgré tout d'heureux effets. D'abord en montrant qu'il y a des valeurs autres que la morale, puis en augmentant nos connaissances de la nature humaine, et par là en affinant notre jugement moral, enfin en ouvrant la porte à la religion de la grâce par la suppression du dernier appui humain.

Certes, il y aura toujours des gens qui invoqueront cette suppression pour justifier leur perversité. Mais pour ceux-là l'immoralisme n'est qu'un prétexte, une hypocrisie de plus. Au contraire, l'histoire montre que tous les mouvements qui tendent à placer la religion au-dessus de la morale, même s'ils paraissent ruiner la morale, aboutissent en fin de compte à un renforcement de l'austérité. Soit qu'ils aient mis l'accent sur notre incapacité foncière à faire le bien, soit qu'ils aient affirmé le déterminisme, les Réformateurs ont été accusés d'immoralisme. Et pourtant leur bienfaisante réaction n'a pas empêché les protestants, non seulement d'être fort rigoureux sur la morale, mais même de retourner encore à une sorte de légalisme.

Pour terminer, quelle est la place de la morale dans l'immoralisme ? Celle que lui donne St-Paul, celle d'une discipline, ou mieux encore d'un devoir inhérent à notre état d'hommes. N'est-ce pas ce que signifiait le Christ dans la parabole du serviteur inutile : « vous de même, quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait seulement ce que nous devions faire » ?

Roger Jézouan.

(1) Voir Évangile et Liberté du 8 décembre 1926.
(2) En particulier M. Proust.

Roger
Jézéquel

"Evangile
et
Liberté"

Pour la morale

Il est des sujets qui ne souffrent pas de polémique. Peut-être tous : en tout cas celui qui nous occupe ici. On risque trop, en effet, de prêter à son contradicteur des opinions qu'il n'a pas.

Mais il ne saurait y avoir, entre M. Ch. B. et nous, une contradiction. La question morale se pose aujourd'hui d'une manière très grave. Dans ce journal, nous en sommes tous profondément préoccupés. Nous voudrions voir clair, et ne négliger aucun aspect du problème, ni théorique, ni pratique. Et nous croyons qu'il faut parler de la morale, parce qu'elle traverse une crise très angoissante, parce que nous voyons autour de nous quantité d'esprits en détresse, en pleine misère morale, et qui errent « comme des brebis qui n'ont pas de berger ».

Nous avons lu avec une très grande sympathie la critique que M. Ch. B. a faite de notre étude sur l'immoralisme (1). Il n'y a qu'un point auquel nous ne pouvons pas souscrire, c'est celui où M. Ch. B. dit que nous avons « pris la défense de l'immoralisme contemporain », alors que notre article n'en est qu'une condamnation.

Dans ce débat, il nous semble qu'il y a trois questions connexes, mais distinctes : celle du roman littéraire contemporain, — celle du fondement de la morale, — celle de l'immoralisme. On nous permettra de revenir sur chacune d'elle, en commençant par la dernière.

M. Ch. B. paraît donner un sens très large au mot d'immoralisme et désigner par là toute littérature dénuée de préoccupations morales. Nous avions visé plus spécialement André Gide et le « gidisme ». Sur ce point répétons, avec M. Ch. B., que l'immoralisme frise l'immoralité, et que les théories de Gide ne mènent qu'à un monstrueux égoïsme. Nous avons été, peut-être, trop optimiste en disant que quelques conséquences heureuses pourraient sortir de là. Et il est bien possible que les conversions au catholicisme, si fréquentes parmi les jeunes intellectuels d'aujourd'hui, ne soient que les défaillances dernières d'âmes sans caractère. Nous avons alors été mal renseignés, et nous nous en excusons.

La pensée de M. Ch. B. se trouve confirmée là-dessus, par un bel article de M. Pierre Jaccard qui nous tombe sous les yeux (2). Parlant de l'abus de la sincérité en littérature, il écrit : « Aujourd'hui, pour la première fois, l'impudeur a la prétention d'être une suprême pudeur. On se fait un devoir moral de son cynisme... On croit trouver dans ces étranges confessions une absolue et une sanctification surmaturées. »

« Le plus fort, c'est que ces petits jeunes

gens se convertissent au catholicisme avec tapage et déclarent que c'est l'aboutissement logique de leur sincérité. Espèrent-ils trouver dans le sacrement de la confession au prêtre une issue discrète aux troubles de leur âme ? Pourtant c'est justement la publicité de leur confession qui les enivre. Tout cela est bien étrange ».

Ceci dit, il n'en reste pas moins que beaucoup d'esprits, sans partager le moins du monde ces troubles assez répugnants, sont remplis d'une inquiétude morale qui réclame une réponse adéquate. Ici le problème s'élève singulièrement.

Qu'on le veuille ou non, le fait existe. Pour notre part nous avons tenté, maladroitement peut-être, mais avec sincérité, de montrer une solution dans la religion de la grâce. Mais non pas d'une grâce faible et facile. Il s'agit, non de supprimer la morale au profit du mysticisme, mais de la faire s'élever résolument au-dessus d'elle-même. A la morale nous devons opposer une « sur-morale », comme au catholicisme nous devons opposer un « super-christianisme ». Et c'est pourquoi ce n'est point le nom de Gourd que nous avons prononcé, mais celui de Calvin.

Que nous soyons ainsi dans une impasse logique, qui ne le sait ? Dès qu'on opte pour la grâce on se voit opposer, comme à St-Paul, le : « péchons pour que la grâce abonde ». Et pourtant l'expérience chrétienne montre que l'évangile de la grâce est la source des vies les plus authentiquement morales.

Sur la question du roman contemporain, nous avons dit ici-même qu'il y avait lieu de faire bien des distinctions. M. Ch. B. y revient. Mais la grande difficulté est que, dans ce journal, la place nous manque pour faire une critique sérieuse de tel ou tel livre. Nous en sommes réduits à des appréciations vagues et générales, donc toujours plus ou moins injustes. A côté de la tendance immoraliste, que nous avons l'un et l'autre condamnée, quoique de points de vue différents, la littérature actuelle est parcourue par bien d'autres courants, sur lesquels nous reviendrons. Pour l'instant, signalons seulement le remarquable article de M. François Mauriac, dans les *Nouvelles littéraires* du 8 janvier, dans lequel il montre qu'en faisant mieux connaître l'homme on ne peut que travailler pour le christianisme.

Mais voici le plus important : la question de la morale elle-même. « A quoi nous mènera, écrit M. Ch. B., cette analyse morbide qui réduit à rien dans l'homme la valeur du sens moral qu'il aurait pu acquérir sans la foi ? » Cela revient à poser le problème de la valeur de la morale indépendamment de la religion.

M. Ch. B. paraît croire que nous nions

(1) *Evangile et Liberté* du 10 janvier 1927.

(2) *Les Cahiers de Jeuneur*, août 1926.

26 Janv
1927
107/29/4

cette valeur. Rien n'est plus contraire à notre pensée. Autre chose est la situation de l'immoraliste, autre chose est l'attitude du croyant. L'homme qui a perdu toute foi en la morale, n'a plus d'autre issue que de demander secours à la religion. Mais s'il devient croyant, il lui faudra, bien entendu, accepter toutes les exigences pratiques du christianisme. C'est en cela, et en cela seulement, que nous avons pu dire que de ce mal pouvait sortir quelque bien.

Suivrons-nous ceux qui font une ironie facile à propos de la morale « laïque » ? Nullement. La morale est une condition inhérente à la nature humaine. La meilleure preuve en est que tout le monde s'accorde, pratiquement, sur la même morale. Faites-la sortir du droit, de la sociologie, de la psychologie, vous n'obtenez qu'une morale identique à celle qui découle de la religion. C'est dire qu'il nous est absolument impossible d'en secouer le joug. Elle s'impose à nous, de l'intérieur comme de l'extérieur, avec une force que nous ne pouvons pas écarter.

Seulement, comme nous sommes des créatures pensantes, cette force qui nous oblige, nous pouvons en faire la critique. Tout en nous inclinant devant elle, nous pouvons refuser de lui reconnaître de la valeur, et, à la faveur des désordres où s'agite notre monde, agir comme si elle n'existait pas. C'est exactement ce qu'a fait l'immoralisme et en cela il a usé simplement du droit de l'intelligence humaine. Mais, après comme avant, la morale demeure.

Alors que faire ? Cette morale dont l'homme voit si facilement la relativité quand il la regarde avec les yeux de l'intelligence, il ne peut s'en défaire, car elle est une loi dans ses membres et ce ne serait qu'en devenant un monstre qu'il la détruirait en lui.

Roger
Jezequel